

JÉRÔME GARCIN

Pour Jean Prévost



GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1994.*

*à Anne-Marie,
Gabriel, Jeanne, et Clément.*

Que faire pour honorer les morts, sinon bien vivre?

JEAN PRÉVOST

La Chasse du matin, IV, 2.

- De la hauteur? dit Leuwen étonné.
- Sans doute. Vous avez eu des idées, ils ne vous ont pas compris. Vous avez eu cent fois trop d'esprit pour ces animaux-là. *Vous tendez vos filets trop haut.*

STENDHAL

Lucien Leuwen, II, L.

PRÉAMBULE

J'aime le verbe résister. J'aime qu'on l'applique à l'arbre ancestral qui ne cède ni aux bourrasques ni aux promoteurs, et, comme le platane de Balzac à Vendôme, protège ceux qu'il rassemble sous sa frondaison équitable; qu'on l'attribue à la pierre qui souffre de la main qui la sculpte, du statuaire qui la dompte; qu'on l'emploie pour l'air ou l'eau qui s'opposent calmement aux mouvements des corps. J'aime qu'à peine nommé, ce verbe induise et combatte aussitôt ses contraires : fléchir, capituler, se soumettre, abdiquer, faiblir, démissionner, s'abandonner.

J'aime que la résistance vaille aussi bien pour le chef-d'œuvre supportant sans effort le poids des siècles que pour l'homme dont la faculté à lutter contre la douleur, à prévenir la menace, à défier la certitude de mourir, développe une puissance secrète et végétale. J'aime en effet ce que le mot contient de rébellion naturelle, sans qu'on sache mesurer, dans son expression humaine, ce qui distingue l'endurance physique de la sédition intellectuelle.

Je regrette qu'on en ait le plus souvent réservé l'usage aux faits militaires. La résistance n'est pas l'apanage du maquis, ni des livres d'histoire. Toute sa vie, Jean Pré-

vost s'est appliqué, méthodique et opiniâtre, à démontrer que l'esprit s'entraîne à repousser les modes, les compromissions, les préjugés, comme le corps se défend contre l'impéritie, le gras, et sa propre amnésie. Le Vercors n'a pas été pour lui une première aventure, mais l'ultime allégorie d'une idée exprimée pendant des décennies.

Il y a, dans l'art équestre, une technique admirable et délicate que le maître Nuno Oliveira a même élevée à la hauteur d'une philosophie : c'est « le rassembler ». Il est la rançon d'une entente exceptionnelle entre le cavalier et son cheval qui ont appris, l'un et l'autre, à longtemps se contrarier jusqu'à fonder un équilibre parfait à partir duquel toutes les figures sont possibles. La beauté du rassembler, ce sont – visibles de l'encolure arrondie à la croupe inclinée – cette force concentrée, fluide, ces muscles chauds, élastiques, prêts à servir, cette autorité par préterition, ce bloc harmonieux de nerfs mêlés aux rêves les plus fous. Prévost s'est exercé au rassembler jusqu'à la guerre. Après quoi, l'œil rivé sur les barres, il s'est jeté sur l'obstacle de volée.

C'est la preuve qu'on apprend à résister. Comme à lire, écrire, penser. Prévost n'a pas attendu les troupes allemandes pour refuser l'arbitraire, ni la chute de son pays pour se révolter contre l'ennemi. Son œuvre est un long précis de désobéissance contre l'obscurantisme, c'est-à-dire de discipline intime, de subordination au seul ministère de l'idiosyncrasie. Si, en politique comme en architecture, en économie comme en cinéma, il eut un demi-siècle d'avance sur ses contemporains, ce n'est pas seulement qu'il était doué pour la chimère, c'est qu'il savait d'abord résister aux mensonges, aux prudences, à l'anachronisme, à la cécité de son époque.

Franc-tireur en temps de guerre, c'est de la polémolo-

gie. En temps de paix, c'est de la philosophie. Dans les deux cas, où d'ailleurs le collaborateur reste un capitulaire, c'est estimer que l'homme mérite de vivre au-dessus de ses moyens.

Du plus loin que je me souviens, je n'ai pas laissé de croiser Jean Prévost. Sans toujours mesurer qu'à force de coïncidences, l'homme me devenait, me deviendrait, si familier. Au lycée Henri-IV, dans la cour des khâgneux et l'ombre portée de la tour Clovis, nous cultivions, tel un secret glissé de génération en génération, la mémoire de ce couple morgantique qui avait hanté nos classes, au mobilier inchangé depuis la III^e République : le sage Émile Chartier, régent de l'ordre intellectuel, et son fougueux, indocile, insolent disciple – l'auteur de *Dix-huitième année*.

C'était notre âge, justement, en 1974. Nous étions des béjaunes qui avions raté 68 comme Prévost la mobilisation de 14 : il nous manquait de nous être battus sinon avec des pavés, du moins pour des idées ; on enrageait de ne savoir et de ne devoir s'affronter qu'en version latine, et pour le concours de la rue d'Ulm. Alors nous lisions Heidegger en fumant la pipe pour nous donner l'illusion de vieillir, et oublier que nous avions perdu l'occasion d'être jeunes. Dans le quartier des barricades disparues et des rues désormais bitumées où se promenaient, rassurés et triomphants, les électeurs de Giscard d'Estaing, nous errions vers le Luxembourg en regrettant non seulement la révolution, mais aussi d'avoir caressé davantage de Budé non massicotés que de corps de femmes.

Fréquenter Prévost calmait, sur la montagne Sainte-Geneviève, nos ardeurs sans emploi. Il avait usé ses fonds de culotte sur les mêmes chaises, déposé son Gaffiot sur les mêmes tables blondes, et l'on rêvait qu'en partageant

sa passion pour Stendhal, on aurait un peu de son audace physique, politique, et amoureuse. Prévost nous a rendu notre jeunesse évanouie. Il fut notre Marx, notre Gide, notre Wilhelm Reich, et notre grand frère.

Parce qu'il avait écrit dans *Dix-huitième année* : « Maintenant je vais vivre. Pour ne point trop se chérir, ni s'émouvoir, il faudrait ne point trop se souvenir », j'avais alors cessé de pleurer mes morts et commencé de les honorer. J'allais vivre aussi, aimer très fort, avoir des enfants, souhaiter comme Prévost « qu'ils me dépassent ou me contredisent », donner aux journaux ce que j'avais refusé à l'Université, et tenter de résister à ce qui avilit parfois le métier d'exister.

Depuis, je ne l'ai plus quitté, Prévost. Le hasard, qui fait bien les choses, a même voulu qu'on me présentât à lui, incidemment. Je me souviens de Louise Weiss – que j'allais souvent voir dans son duplex théâtral de l'avenue du Président-Wilson où, telle Réjane, elle recevait à heures fixes – évoquant son collaborateur de *l'Europe nouvelle* avec une admiration où passaient de la fierté maternelle mais aussi le romantisme de l'éternelle demoiselle, éprise des hommes qui montent au front sans se retourner. La doyenne du Parlement de Strasbourg, et « impie respectueuse », se flattait d'avoir travaillé avec l'humaniste pacifiste, mais elle admirait, plus que tout, le Fanfan du Vercors.

Je me souviens aussi de Simon Nora, frère d'armes et dernier témoin vivant du capitaine Goderville : un soir où nous marchions dans l'île de Noirmoutier tandis que le soleil se couchait sur l'Atlantique, il m'avait raconté le Vercors et cette mystérieuse grotte des Fées où, la veille d'être tué, Jean Prévost lui avait révélé sa vraie identité et donné, comme on fait un legs, le goût persistant des Épicuriens français...

Je me souviens de Vercors – dont Anne Philipe me parlait souvent comme d'un homme de confiance et de fidélité – m'adressant aux *Nouvelles littéraires* en 1981 une longue lettre ouverte dans laquelle il suppliait les éditeurs de Jean Prévost de ne pas « étrangler son œuvre dans une cave », une œuvre qui lui semblait valoir celles de Malraux ou Camus.

Je me souviens d'un dîner avec Françoise et Michel Prévost qui ressemblait à un pique-nique. On avait ri, on avait bu, et parlé de leur père une bonne partie de la nuit : jamais un mort n'avait été si joyeusement, si évidemment présent.

Je ne conçois pas d'exercice d'admiration qui ne soit un précis de désobéissance. Ce *Pour Jean Prévost* est donc un « Contre beaucoup d'autres ».

Les raisons de la colère

Les intellectuels de gauche brillent à méditer sans fin les errements de Drieu, ou la veulerie de Brasillach – je ne sache pas qu'ils s'exercent à réfléchir sur les bons choix, la juste cause, et les prémonitions de Prévost. Eux qui abusent, comme d'une drogue, du mot « éthique », et se gargarisent d'une morale dont ils prétendent, sans grand risque, être les garants, paraissent soudain lassés, et même dégoûtés, de les voir s'incarner dans un homme à la vie exemplaire. Cela fait quarante ans que la mémoire de Prévost souffre davantage de l'indifférence et de l'ingratitude oublieuses de ses pairs que du mépris des nostalgiques de ce totalitarisme que, de son vivant, le capitaine Goderville a combattu jusqu'à la mort.

Tombé le 1^{er} août 1944 sous la mitraille nazie au pont Charvet, sur la route de Sassenage, alors qu'il tentait d'échapper à l'étau ennemi enserrant le Vercors, Prévost n'a pas survécu à Goderville. L'Allemand embusqué a abattu le maquisard, les Français tapis ont tué, par leur silence, l'écrivain. Double meurtre : d'un soldat, dans la chaleur bourdonnante et mielleuse de l'été isérois ; d'un intellectuel, par l'éradication systématique de ce qu'il a pensé, de ce qu'il a écrit.

« Cela brise le cœur », me murmurait Henri Guillemin, au soir de sa vie, dans sa maison de Bourgogne, en ajoutant, comme on évoque un ami vivant qui aurait fugué : « Je voudrais tant qu'on le retrouve... » L'oubli est en effet la forme la plus raffinée, la plus hypocrite, des trahisons. Je ne comprends pas. Ce petit livre est né de cette énigme, et de ma rage à ne savoir la résoudre.

Car la France d'après-guerre, si elle exigeait des salauds à immoler, réclamait aussi des héros à célébrer. Elle n'était pas très propre, il fallait bien qu'elle se lavât. Du haut des tribunaux, érigés à la hâte, elle condamna le mal, négligeant de rappeler ce qu'avait été le bien. Il est vrai qu'il fût rare. Les plus féroces inquisiteurs, d'ailleurs, étaient vivants. C'était louche. Les seuls qui eussent pu s'improviser justiciers avaient été enterrés à la va-vite. Et l'on ne fait pas parler les morts : je tiens, allez savoir comment, que Jean Prévost n'eût pas condamné Robert Brasillach à la peine capitale.

Cette France de procureurs, de traumatisés, et d'amnésiques, s'est inventé une geste glorieuse. La paix revenue, elle s'est trouvé un général au nom prédestiné pour conduire l'armée des remords, et un ange gardien pour tendre, aux yeux du monde, vers la vertu recouvrée. De Gaulle l'a sauvée du déshonneur, Gérard Philipe lui a promis l'absolu. La France des années cinquante fut un théâtre sans texte. On y a joué la comédie du courage et l'improvisé de la victoire.

Pour quelle raison a-t-il alors fallu qu'elle oubliât de vénérer, avec Jean Prévost, celui qui aurait été le plus noble des modèles ? Il était le symbole du talent assassiné ; le parangon de la témérité ; il n'avait pas seulement écrit, il avait fait ce qu'il avait écrit ; ce n'était pas un maître à penser, mais à vivre ; aux meilleures de ses idées, il

n'avait jamais sacrifié le plaisir d'exister, ni le goût d'une prose musclée. Il avait fait sien, en l'illustrant, le mot que Stendhal envoya à Mme Dembowski le 7 juin 1819 : « C'est l'ensemble de ma vie qui doit parler. »

Il avait été un ardent propagandiste du progrès, un apologiste olympien du sport, un fou de cinéma et d'architecture moderne : toute une jeunesse en mal de héros eût pu, aussitôt, se reconnaître dans ces textes-là, dans cette existence-là, dans cette mort fauchée, tête haute. Jean Prévost était doué pour le bonheur et, plus particulièrement, le bonheur d'être français. Il a mené au front de jeunes garçons sans diplômes, pour arracher ce trésor aux mains de l'occupant.

Alors, pourquoi ce silence obstiné et massacreur ? Parce que la mémoire de Prévost est aussi une mauvaise conscience qui se prolonge. Il avait lu ceci dans Voltaire, et l'avait appliqué : « Nous n'avons que trois jours à vivre. Ce n'est pas la peine de les passer à ramper devant des coquins méprisables. » La littérature française des années noires, quand elle n'a pas collaboré, s'est benoîtement calfeutrée chez elle, pantouflarde et attentiste, ou a choisi l'exil, outre-Atlantique. Combien se sont battus ? Une poignée. René Char, alias capitaine Alexandre, chef de la Durance-Sud ; André Malraux, alias colonel Berger, à la tête des F.F.I. du Lot ; Romain Kacew, alias lieutenant Gary, héros de l'escadrille Lorraine ; Saint-Exupéry ; Jean Guéhenno, Vercors, Camus... La plupart des écrivains résistants ont souffert de leur courage : l'héroïsme gêne, quand la majorité est couarde. C'est, dira Vercors, qui a bien mérité de son pseudonyme, « une gifle à tous les attentistes ». Prévost, victime post mortem d'avoir été une de ces exceptions. Chez beaucoup d'éditeurs français, passés en 1941, et sans ambages, sous

contrôle allemand, c'est un résistant encombrant. On s'accommode mieux d'un mort couché que d'un mort debout. On supporte de l'admirer, on peine à l'aimer.

Quarante-cinq ans après la Libération, on persiste à préférer l'esthétique du mal à la rigueur du bien, peu compatible, selon les jeunes disciples de Drieu ou de Brassillach, avec une œuvre d'ambition. En proclamant bêtement qu'on ne fait pas de bonne littérature avec de bons sentiments, Gide a perverti les esprits, induisant qu'il suffisait d'avoir bouffé du « youtre » sous l'Occupation pour partager le génie syntaxique de Céline. Enseigne pour une fin de siècle : « Au bon chic collabo ». Les archéologues s'en donnent à cœur joie. Alors que plus un pneumatique de Rebatet, plus un palimpseste de Drieu, plus une sotie de Morand, plus une facture de Sachs, plus un apophtegme de Chardonne, plus un lazzi de Guitry, plus une érection de Jouhandeau ne nous sont inconnus, on ne trouve pas, en librairie, les œuvres essentielles des poètes et des romanciers qui ont refusé de faire le voyage à Weimar ou d'applaudir, la bouche pleine, les géants priapiques d'Arno Breker. Quand ils ne sont pas relégués dans les manuels pour classes terminales, à l'instar de Camus ou de Saint-Exupéry, ils sont jetés dans l'amnésie, cette fosse commune. Je veux parler de Max Jacob et de Robert Desnos, tués respectivement à Drancy et à Terezín; de Saint-Pol Roux, assassiné en 1940 par les nazis qui venaient de violer sa fille et de brûler sa maison; de Jean Guéhenno, qui créa le Comité national des écrivains en 1942 et laisse des livres admirables et inconnus; ou encore de Jean Cayrol à qui *Nuit et brouillard* doit, dans le texte et dans la chair, sa somptueuse, son insupportable douleur.

Aujourd'hui, le culte intellectuel de ceux que, grisés,

JÉRÔME GARCIN

Pour Jean Prévost

Le 1^{er} août 1944 tombait, au pied du Vercors, Jean Prévost, alias capitaine Goderville, les armes à la main. Il avait quarante-trois ans, la fureur de vivre libre, et la passion d'écrire.

Romancier, essayiste, poète, ce chroniqueur brillant de *La NRF* avait publié une trentaine de livres et travaillait encore à une étude sur Baudelaire quand il entra dans la Résistance. Élève d'Alain, complice de Saint-Exupéry, et protégé de Martin du Gard, il a été journaliste, champion de boxe, et stendhalien...

Curieux de cinéma, d'architecture, d'économie, de politique, et de sport, ce normalien au tempérament fougueux fut sans doute, dans les années 30, l'intellectuel le plus curieux de son siècle. Il rêvait de le comprendre et ambitionnait d'être utile à ses contemporains.

Comme Jean Prévost, pour rédiger *La Création chez Stendhal*, avait emprunté à la fois aux livres et à l'existence de son modèle, Jérôme Garcin raconte, en les mêlant intimement, l'œuvre et la vie de l'auteur de *Dix-huitième année*. Avec ferveur, il sort de l'oubli un grand esprit ; avec émotion, il plaide pour qu'on relise, cinquante ans après sa mort, cet humaniste exemplaire.

Jérôme Garcin est né à Paris en 1956. Directeur de la rédaction à L'Événement du Jeudi, il est également chroniqueur littéraire au Provençal et le producteur-animateur du Masque et la Plume sur France Inter.



Photo D. R.

✎ 94-1 A 73702 ISBN 2-07-073702-0 92 FFtc